

Existence et inexistence de l'Autre

J'ai eu plusieurs fois la surprise, ces derniers temps, de lire ou d'entendre dire dans des circonstances parfois très différentes que l'Autre, le grand Autre de Lacan, n'existait pas. Revenu d'un instant de perplexité, je me suis interrogé sur le sens et la portée de cette proposition : « l'Autre n'existe pas ». J'ai pensé qu'un moyen de soutenir cette interrogation serait de mener la petite d'enquête dont je présente ici les premiers résultats.

Dans le texte qui vient, j'ai rassemblé un certain nombre d'indications et de citations que Lacan a apportées tout au long de son enseignement pour présenter ou décrire ce qu'il entend par l'Autre avec un grand A. Bien que la série ne soit pas complète, je les évoquerai dans leur ordre chronologique de manière à cerner le moment où Lacan parle de « l'Autre qui n'existe pas ». Je terminerai par une première hypothèse concernant cette proposition.

Le schéma L est introduit pour la première fois à la fin du séminaire II. L'Autre grand A, y est présenté comme se différenciant de « l'autre avec un petit a qui est le moi » :

Il y a deux autres à distinguer, dit Lacan, au moins deux – un autre avec un A majuscule, et un autre avec un petit a, qui est le moi. L'Autre – avec un grand A – c'est de lui qu'il s'agit dans la fonction de la parole¹.

L'année suivante, à propos des psychoses, Lacan précise cette implication de l'Autre dans la fonction de la parole.

« Qu'est-ce qui distingue la parole d'un enregistrement de langage ? », se demande-t-il. Et il répond : « Parler, c'est avant tout parler à d'autres. » Il a alors recours à l'Autre grand A pour préciser ce qu'il entend par « parler à l'autre » :

Pour ma part, [...] je spécifie ce que c'est que la parole en tant que parler à l'autre. C'est faire parler l'autre comme tel. Cet autre, nous l'écrivons, si vous le voulez bien, avec un grand A².

Mais quel peut être cet Autre avec grand A ?

On pourrait dire que parler à l'autre suppose de parler la langue que cet autre parle et que c'est seulement cette langue qui donne sens et signification

¹ J. Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 1980, p. 276.

² J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Le Seuil, Paris, 1981, p. 48.

aux éléments sonores articulés dans la parole. En ce sens parler à l'autre, c'est faire parler la langue. Le terme de l'Autre grand A désignerait cette forme d'altérité dont l'existence s'impose à moi dès l'instant où je considère qu'en parlant à quelqu'un d'autre, c'est la langue qui m'est commune avec lui que je fais parler³.

Dès l'instant où je reconnais cette forme de l'altérité, elle m'apparaît comme étant également ce qui donne consistance à « l'unité de la parole comme fondatrice de la position de deux sujets⁴ », aussi bien que comme ce qui peut assurer la portée de tromperie ou de feinte de la parole. Et dans l'examen des psychoses, la reconnaissance de cette sorte d'altérité, laisse deviner la figure de cet Autre comme non barré au-delà des voix qui se font entendre dans les hallucinations.

Avec « La chose freudienne », texte contemporain du séminaire III, Lacan fait observer que « la découverte de Freud met en question la vérité ». Et il ajoute qu'« il n'est personne qui ne soit personnellement concerné par la vérité ». Implicitement, l'Autre grand A est déjà pensé comme étant le témoin de la vérité mais il est plus spécifiquement défini dans ce texte comme étant un « lieu » :

L'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit étant déjà réponse et l'autre décidant à l'entendre s'il a ou non parlé.

Mais en retour ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est-à-dire au-delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient et les lois qui le structurent⁵.

On voit qu'au-delà « du discours qui prend du moi ses mots d'ordre », la notion de l'Autre recouvre tout le champ de ce que Lacan évoquera treize ans

³ Ayant fait lire le présent texte à Roland Meyer, il y a réagi en m'adressant plusieurs questions dont la suivante : que faut-il entendre précisément par « faire parler la langue » ? Pour relancer un débat qui devrait être très fructueux, j'apporte ici quelques précisions. L'expression « faire parler la langue » se justifie à mon sens dès que l'on se réfère à la notion de langue telle que l'a présentée Saussure dans *Le Cours de linguistique générale*. Saussure indique en effet que ni le signifiant et ni le signifié, pris séparément, n'ont de valeur autre que différentielle, c'est seulement leur union qui constitue le « fait positif » de la langue. Il s'ensuit que les sons articulés par le sujet qui parle ne prennent valeur de parole pour celui qui entend qu'à la condition de présentifier la langue. J'en ai déduit la formule selon laquelle « parler à l'autre, c'est faire parler la langue ». J'ajouterai que ce que Lacan avance concernant la *lalangue*, dans *L'étourdit* ou dans *La troisième* par exemple, permettrait de soutenir aussi bien que « parler à l'autre, c'est faire parler la *lalangue* ». (Voir F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Bibliothèque scientifique Payot, p. 166, J. Lacan, *Autres écrits*, « L'étourdit », Le Seuil, Paris, 489, 490, J. Lacan, « La troisième », inédit, 1973).

⁴ J. Lacan, Séminaire III, *op. cit.*, p. 47.

⁵ J. Lacan, *Écrits*, « La chose freudienne », Le Seuil, Paris, 1966, p. 431.

plus tard comme étant « des structures définies par le discours commun⁶ ». Il précisera alors que ces structures « vont beaucoup plus loin que ce qu'on peut réduire à la fonction de la mentalité⁷ », et il en présentera l'année suivante la formalisation à l'aide des mathèmes des quatre discours.

Mais, bien avant les mathèmes des discours, le grand Autre intervient aussi dans « L'instance de la lettre », texte contemporain du Séminaire IV et où Lacan présente l'inconscient à partir de ce qu'il appelle « l'hétéronomie radicale dont la découverte freudienne a montré dans l'homme la béance⁸ ». Cette hétéronomie le mène à la question : « Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisqu'au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite⁹ ? » L'Autre avec un grand A lui permet alors de formuler la réponse : « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre¹⁰. »

À partir du séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, la lettre A, initiale du grand Autre, désigne sur le graphe ce que Lacan appelle tout d'abord le code, et qu'il appellera plus tard le « trésor des signifiants ». Il propose de reconnaître dans ce que transcrit ce grand A, l'Autre en tant qu'il est « le compagnon du langage¹¹ ». « Cet Autre, précise-t-il, il faut absolument qu'il existe, et je vous prie de noter à l'occasion qu'il n'y a absolument pas besoin de l'appeler de ce nom imbécile et délirant qui s'appelle la conscience collective¹². » On voit ainsi que cet Autre, qui n'a rien à faire avec une prétendue conscience collective, a tout à faire avec la langue en tant qu'elle est vivante et qu'elle est parlée par d'autres (à vrai dire il en suffit d'un seul, précise encore Lacan).

La construction du graphe s'étaye, dans ses premiers temps, sur l'examen de la technique signifiante du trait d'esprit. Lacan s'intéresse à la fonction de la tierce personne mise en évidence par Freud. « Freud, dit-il, souligne qu'il y a toujours en jeu, dès qu'il s'agit de la transmission du mot d'esprit, de la satisfaction qu'il peut apporter, trois personnes. Le comique peut se contenter d'un jeu à deux, dans le mot d'esprit il y en a trois¹³. » Pour Lacan, cette troisième personne, qui distingue l'esprit du comique, n'est rien d'autre que le « compagnon du langage » qu'il a lui-même introduit sous le nom de l'Autre.

⁶ J. Lacan, Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 343.

⁷ *Ibid.*

⁸ J. Lacan, *Écrits*, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », Paris, Le Seuil, 1966, p. 524.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ J. Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 17.

¹² *Ibid.*

¹³ J. Lacan, Séminaire V, *op. cit.*, p. 112.

La suite de la construction du graphe, au cours des séminaires V et VI, permettra d'établir en logique ce que Lacan appelle la division du sujet et de montrer que le désir se détermine dans le rapport que ce sujet divisé entretient avec l'Autre grand A, en tant qu'il est lui-même barré. Le signifiant de l'Autre barré apparaît à la fin du séminaire V, le sigle S (\bar{A}) connote ce signifiant, il transcrit sur le graphe ce qui s'inscrit dans la structure au moment où le sujet se trouve confronté à la perte, ou à la faille, qu'il découvre dans l'Autre. Lacan en déduit que le S (\bar{A}) désigne aussi bien le fait qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Le graphe, dans sa forme complète, permet en outre de présenter le fantasme à l'aide de la formule $\$ \diamond a$ et de montrer que le désir se règle sur le fantasme ainsi formalisé. Il s'en déduit que « le désir de l'homme est le désir de l'Autre ».

Au terme de la construction, il apparaît que la notion de l'Autre, qui aura été patiemment élaborée tout au long de cette construction, se trouve au point de convergence des deux références majeures du discours de Lacan :

- d'une part, le dire de Freud, non seulement avec le trait d'esprit, mais également avec la référence à l'Œdipe où l'Autre du langage est incarné par la mère dans les premiers temps de la vie,
- d'autre part, le *Cours de linguistique* de Saussure, qui aura permis de saisir dans le terme de l'Autre l'altérité radicale du langage au regard du vivant qui parle.

Cette double référence permet de thématiser en termes topologiques le lieu de l'Autre comme étant le lieu d'où le signifiant incorporel, en tant qu'il constitue le substrat matériel de la langue, intervient dans la réalité pour y donner à saisir son effet, qui est le signifié.

Par la suite, les nombreuses élaborations pour lesquelles Lacan se réfère au grand Autre ne démentent pas cette double référence. J'en donne ici quelques exemples.

« D'une question préliminaire... », qui est contemporain du séminaire V, établira que le Nom-du-Père est « le signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi¹⁴ ». Dans le post-scriptum qu'il ajoute à ce texte, Lacan présente également l'Autre comme étant le lieu de « cette mémoire que Freud a découverte sous le nom de l'inconscient¹⁵ ».

Le séminaire IX, *L'identification*, introduit la notion de l'Autre en tant que réel. Et il le présente de la façon suivante :

¹⁴ J. Lacan, *Écrits*, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 583.

¹⁵ J. Lacan, *Écrits*, « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 575.

Le seul Autre réel..., puisqu'il n'y a nul Autre de l'Autre, rien qui garantisse la vérité de la loi, le seul Autre réel étant ce dont on pourrait jouir sans la loi. Cette virtualité définit l'Autre comme lieu : la Chose – en somme – élidée, réduite à son lieu, voilà l'Autre avec un grand A¹⁶.

Le séminaire X, *L'angoisse*, élabore la notion de la « présence » de l'Autre en tant que réel et se réfère à cette présence pour préciser ce qui était déjà avancé l'année précédente, à savoir que l'angoisse est la « sensation du désir de l'Autre¹⁷ ».

Le séminaire XI, *Les concepts fondamentaux*, introduit la question d'un Autre non trompeur dans l'examen du cogito de Descartes et il le présente de la façon suivante :

Pour Descartes, dans le cogito initial... les cartésiens me rendront ce point, mais je l'avance à la discussion... ce que vise le « je pense » en tant qu'il bascule dans le « je suis » c'est un réel, mais le « vrai » reste tellement au dehors qu'il faut ensuite à Descartes, s'assurer de quoi, sinon d'un Autre qui ne soit pas trompeur, et qui - par-dessus le marché - puisse de sa seule existence, assurer les bases de cette vérité, nous assurer que dans sa propre raison objective sont les fondements que ce réel même dont il vient de s'assurer ne peut trouver ailleurs la dimension de la vérité¹⁸.

Toujours dans le séminaire XI, l'évocation du schéma de la lettre dite 52 de Freud à Fliess permettra de montrer que « la place de l'Autre où se constitue le sujet » doit être située dans l'« immense étalement » que ce schéma présente entre les signes de perceptions et la conscience (entre *Wahrnehmungszeichen* et *Bewusstsein*). Et Lacan en déduit qu'au moment de la deuxième topique, lorsque ces deux termes seront rassemblés sous le nom de *Wahrnehmung-Bewusstsein*, il faudra situer la présence de cet Autre entre perception et conscience, « comme entre cuir et chair¹⁹ ».

Dans le séminaire XIV, *La logique du fantasme*, le rapprochement entre l'Autre non trompeur et le cogito sera repris et explicité dans des proportions beaucoup plus importantes. « J'argumente le cogito avec l'Autre », avance Lacan qui soutient que « l'Autre est ce que dévoile l'expérience du *cogito*²⁰ ». La présence de la pensée indépendante de tout contenu, de la pensée en quelque sorte vide est une expérience qui nous permet d'éprouver ce que c'est que l'Autre.

¹⁶ J. Lacan, Séminaire IX, *L'identification*, inédit, le 4 avril 1962.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, version inédite, le 29 janvier 1964 ; Paris, Seuil, 1973, p. 37.

¹⁹ *Ibid.*, p. 46.

²⁰ J. Lacan, Séminaire XIV, *Logique du fantasme*, inédit, le 11 janvier 1967.

Plus tard au cours du séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, lorsqu'il s'efforcera d'introduire l'objet a au champ de l'Autre, la relation entre le grand Autre et le Dieu non trompeur de Descartes le conduira à montrer que le « Dieu qui parle » de la Bible aussi bien que le principe de raison du discours scientifique doivent être situés au champ de l'Autre²¹.

D'autres exemples pourraient être apportés ici.

Il faut cependant revenir deux ans en arrière, au séminaire XIV, *Logique du fantasme*, pour saisir le moment où apparaît la notion de « l'Autre qui n'existe pas ». Cette notion, qui était déjà annoncée par certains développements du Séminaire IX, *L'identification*, est formulée avec beaucoup plus de fermeté lors de la séance du 18 janvier 1966 du séminaire XIV où Lacan l'introduit de la façon suivante :

Rétablir l'Autre dans le seul statut qui vaille, qui est pour lui celui du lieu de la parole, est le point de départ nécessaire d'où chaque chose, dans notre expérience analytique, peut reprendre sa juste place. Définir l'Autre comme Lieu de la parole : c'est dire qu'il n'est rien d'autre que le lieu où l'assertion se pose comme véridique, c'est dire du même coup qu'il n'a aucune autre espèce d'existence, mais comme le dire c'est encore faire appel à lui pour situer cette vérité, c'est le faire ressurgir chaque fois que je parle.

Et c'est pourquoi dire qu'« il n'a aucune espèce d'existence », je ne peux pas le dire, mais je peux l'écrire. Et c'est pourquoi j'écris S (A) : S signifiant du grand A barré...²²

Que le lieu où l'assertion se pose comme véridique n'a aucune espèce d'existence pouvait déjà se déduire de « L'instance de la lettre ». Il suffit pour s'en rendre compte de considérer qu'il n'y a pas de vérité hors du langage, que le langage procède par articulation d'éléments signifiants et que, le signifiant étant lui-même incorporel, le lieu d'où il intervient dans la réalité ne se trouve nulle part dans cette réalité. Ce lieu n'a donc « aucune espèce d'existence ». Le sigle S (A), signifiant du manque dans l'Autre, peut convenir pour rendre lisible ce fait d'inexistence mais la question qui se pose est de savoir si le fait de l'écrire implique de réduire au semblant « l'hétéronomie radicale dont Freud a découvert dans l'homme la béance » et à l'inexistence pure et simple la tierce personne dont l'assentiment conditionne la réalisation de l'esprit ?

Je n'entrerai pas dans les difficultés que soulèvent ces questions, je me contenterai de souligner ici deux points.

Le premier est que le terme de l'Autre grand A n'a pas été répudié par Lacan après qu'il a déclaré que le lieu de la parole n'avait « aucune espèce d'existence ». Loin de là. Je rappellerai à ce propos que dans le texte

²¹ Voir J. Lacan, Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, pp. 342 et suiv.

²² J. Lacan, Séminaire XIV, *op. cit.*, le 18 janvier 1967.

« La psychanalyse. Raison d'un échec », où il annonce s'être dessaisi du plus gros du vocabulaire en usage dans les premières années de son enseignement, il signale expressément que l'Autre grand A, ainsi que l'objet petit a, ont échappé au nettoyage :

Tout de même, tout n'est pas passé à l'égout. L'objet (a) n'y nage pas encore, ni l'Autre avec un grand A²³.

En fait, et ceci constitue le second point, ni l'objet (a), ni l'Autre avec grand A, ne passeront à l'égout par la suite et Lacan continuera à leur consacrer d'importants travaux. Parmi ceux-ci, les élaborations qui portent sur l'Autre avec un grand A sont loin de laisser penser que cet Autre se réduit à sa pure et simple inexistence.

Ici aussi je donnerai quelques exemples.

Toujours dans le séminaire XIV, Lacan opère un rapprochement entre l'Autre grand A et le corps.

L'Autre, à la fin des fins, dit-il, et si vous ne l'avez pas encore deviné, l'Autre, là, tel qu'il est là écrit, c'est le corps²⁴ !

Et ce qu'il avance quelques semaines plus tard pour préciser cette affirmation confirmera la référence à Saussure. Car il explique :

Le corps lui-même est d'origine ce lieu de l'Autre en tant que c'est là que d'origine s'inscrit la marque en tant que signifiant²⁵.

Par la suite, le séminaire XV consacré à *L'acte analytique*, opère un rapprochement entre l'Autre et ce qu'il en est pour Lacan du sujet supposé savoir. Ce rapprochement permettra d'aborder la relation, déterminante en fin d'analyse, entre l'écriture du S (A) et la chute de ce sujet supposé savoir.

Plus tard, le séminaire XIX fait apparaître un recoupement entre l'autre du couple sexuel et l'Autre avec un grand A :

L'Autre dont il s'agit est celui du couple sexuel, celui-là même. C'est bien pourquoi il va nous être nécessaire de produire un signifiant qui ne peut s'écrire que de ce qu'il barre ce grand A²⁶.

De même un peu plus loin dans cette même séance du séminaire XIX, Lacan rapporte au grand Autre ce qu'il en est de la jouissance : « On ne jouit que

²³ J. Lacan, *Autres écrits*, « La psychanalyse. Raison d'un échec », Le Seuil, Paris, 2001, p. 346.

²⁴ J. Lacan, Séminaire XIV, *op. cit.*, le 10 mai 1967.

²⁵ J. Lacan, Séminaire XIV, *op. cit.*, le 31 mai 1967.

²⁶ J. Lacan, Séminaire XIX, *Ou pire*, Le Seuil, Paris, 2011, p. 112.

de l'Autre », affirme-t-il, et il précise un peu plus loin : « De l'Autre on en jouit mentalement²⁷ ».

La suite, avec le séminaire *Encore* et la période des nœuds ne démentira pas l'idée que l'Autre grand A reste un terme de référence dans le discours de Lacan et que ce qu'il en dit ne conduit pas à le réduire à un pur fait d'inexistence. J'en donnerai aussi quelques exemples.

À la fin du séminaire XX, *Encore*, Lacan rappelle ce qu'il avait déjà évoqué dans le séminaire XIV concernant la coupure séparant l'Autre de l'Un. Et il précise alors cette notion de coupure en disant ceci :

[...] Car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre – comme je l'ai dit déjà, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu – c'est l'Un-en-moins²⁸.

Ensuite, dès la première séance du séminaire XXII, *RSI*, l'Autre avec un grand A est introduit, pour rendre compte d'une dimension de l'altérité qui ne peut se réduire à celle du petit autre que Lacan présente à ce moment comme étant le « premier autre » :

Voilà donc le premier autre, autre défini de l'extérieur à l'intérieur. Seulement, il y a un autre Autre... celui que j'ai marqué d'un grand A... qui lui se définit de n'avoir pas le moindre rapport, si petit que vous l'imaginiez²⁹.

Dans la séance du 28 janvier du même séminaire, Lacan apporte de nouvelles précisions concernant la structure de cet Autre comme lieu du signifiant :

L'Autre est ainsi... l'Autre que j'écris avec le grand A... l'Autre est ainsi matrice à double entrée, dont le petit (a) constitue l'une de ces entrées, et dont l'autre... qu'allons-nous en dire ? Est-ce l'Un du signifiant ? Commençons d'interroger si ce n'est pas là, pensable³⁰.

Citons encore la notion de l'Autre réel qui est réintroduite le 18 mars de cette année-là. Il est vrai que cet Autre réel est invoqué à ce moment à titre d'hypothèse, mais il faut noter qu'à y regarder de près il semble que cette hypothèse est loin de coïncider avec un simple fait d'inexistence :

S'il y a un autre réel il n'est pas ailleurs que dans ce nœud même, et c'est en cela qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Identifiez-vous à l'imaginaire de cet Autre réel, et c'est l'identification hystérique au désir de l'Autre, ce qui se passe au point central. Identifiez-vous au symbolique de cet Autre réel, vous avez

²⁷ *Ibid.*

²⁸ J. Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 116.

²⁹ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 10 décembre 1974.

³⁰ *Ibid.*, le 28 janvier 1975.

alors l'identification au trait unaire. Identifiez-vous au réel de l'Autre réel, vous obtenez ce que j'ai indiqué du Nom-du-Père, où Freud désigne ce que l'identification a à faire avec l'amour³¹.

Le Séminaire XXIII, *Le sinthome*, apporte un nouveau commentaire du signifiant du grand Autre barré :

Le grand A est barré parce qu'il n'y a pas d'Autre – non pas là où il y a suppléance, à savoir l'Autre comme lieu de l'inconscient, ce dont j'ai dit que c'est avec ça que l'homme fait l'amour, en un autre sens du mot avec, et que c'est ça, le partenaire – le grand A est barré parce qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre³².

Enfin je citerai encore le passage suivant, extrait de la première séance du Séminaire XXIV, au cours de laquelle Lacan se réfère longuement à Saussure et où il évoque à nouveau la notion de l'Autre grand A dans son rapport à l'inconscient :

À quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ? Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient ? C'est ce que je ne crois pas. Je ne le crois pas, parce que l'inconscient reste... je dis « reste », je ne dis pas « reste éternellement », parce qu'il n'y a aucune éternité... reste l'Autre. C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient. Je ne vois pas qu'on puisse donner un sens à l'inconscient, si ce n'est de le situer dans cet Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles de ce qu'on appelle imprudemment... imprudemment parce que c'est là que se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre³³.

L'affirmation de l'inexistence de l'Autre suffit-elle à rendre compte de ce qui se donne à saisir dans les différentes évocations de l'Autre que je viens de rappeler ? Je ferai plutôt l'hypothèse que cette inexistence de l'Autre ne peut se concevoir, dans le discours de Lacan, que sur le fond de son existence. « Rien n'existe qu'en tant qu'il n'existe pas³⁴ », disait-il au début de son enseignement, à propos de la *Verneinung* de Freud. Et il disait encore au moment du Séminaire XIX, *Ou pire* :

Il n'y a pas d'existence, sinon sur fond d'inexistence, et inversement ex-sistere c'est ne tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas³⁵.

³¹ *Ibid.*, le 18 mars 1975.

³² J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 127.

³³ J. Lacan, Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, inédit, le 16 novembre 1976.

³⁴ J. Lacan, *Écrits*, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud », *op. cit.*, p. 381.

³⁵ J. Lacan, Séminaire XIX, *op. cit.*, pp. 134-35.

De la même façon que le silence se dessine à l'arrière-plan du cri qui le déchire, le battement entre existence et inexistence ne serait-il pas ce qui fonde l'inexistence de l'Autre dans son existence même..., et vice-versa ?

Et aussi bien, n'est-ce pas ce même battement qui permet de saisir ce que Lacan soutient, toujours dans le séminaire XVI, concernant les sujets pour qui est réalisé « le nouveau statut du sujet, qu'implique l'objet freudien », en particulier ce qu'il avance lorsqu'il indique que ces sujets seraient à la hauteur de ceci :

[...] que l'Autre, le grand Autre traditionnel, n'existe pas et que pourtant il a bien une *Bedeutung*. Cette *Bedeutung*... pour tous ceux qui m'ont jusqu'ici assez suivi pour que, pour eux, les mots que j'emploie – je dis : que j'emploie – aient un sens... cette *Bedeutung*, qu'il suffise que je l'épingle ici de ce quelque chose qui n'a pas d'autre nom que celui-ci, à savoir : la structure, en tant qu'elle est réelle³⁶.

Comme Lacan l'indique dans la troisième séance du séminaire XX, *Encore*, le discours analytique aura ajouté trois lettres au repérage logico-mathématique de cette structure en tant que réelle : le petit a, qu'il a longtemps appelé l'objet, mais dont il précise à ce moment qu'il n'est qu'une lettre, la lettre grand Φ , « à distinguer, dit-il, de la fonction seulement signifiante qui se promeut dans la théorie analytique jusque-là du terme de phallus³⁷ », et enfin le sigle S (\mathcal{A}), qui transcrit que l'Autre en tant que lieu ne tient pas. Reste qu'il ne paraît pas possible d'écrire le S (\mathcal{A}) sans avoir écrit au préalable l'Autre grand A.

Juin 2020

³⁶ J. Lacan, Séminaire XIV, *op. cit.*, le 1^{er} février 1967.

³⁷ J. Lacan, Séminaire XX, *op. cit.*, p. 31.